

## Le discours sur la langue ukrainienne en Galicie orientale dans la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle

Victoriya SAÏDI

*Université de Lausanne*

### **Résumé :**

L'article porte sur les controverses menées au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle autour de la langue ukrainienne. Le sujet proposé est mal connu dans le monde occidental, de plus, aussi paradoxal que cela puisse paraître, il est très peu étudié en Ukraine. La complexité de la question ukrainienne à cette époque consiste en ce que, d'une part, les Ukrainiens, en cherchant à confirmer leur langue et leur identité par rapport aux Polonais et aux Grands-Russes, sont arrivés à créer une mythologie nationaliste, au centre de laquelle s'est trouvé leur idiome. Contestée en tant que langue officielle (ou taxée de langue « sans perspective »), considérée par les Polonais comme un dialecte du polonais et par des Grands-Russes comme un dialecte du russe, l'ukrainien fut proclamé à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle la langue la plus riche, la plus mélodieuse, la plus ancienne, celle qui avait servi de base aux autres langues indo-européennes. D'autre part, comme l'ukrainien n'avait pas de langue « littéraire » (normée) et était morcelé en plusieurs dialectes, la question de l'élaboration de la langue standard provoqua de fortes polémiques qui ont divisé les Ukrainiens en deux partis. Les russophiles défendaient l'orthographe étymologique, et, pour enrichir la langue, cherchaient à emprunter les mots et les expressions grands-russes. Les populistes utilisaient l'orthographe phonétique, s'efforçaient de créer de nouveaux termes sur la base des racines des mots ukrainiens vernaculaires. Comme résultat, les russophiles écrivaient en *jazyčie* (un mélange de slavon et de langue vernaculaire). Les populistes, partis du principe que la langue littéraire doit être créée à partir de la « parole vivante », multipliaient les écritures. Tout cela aboutit à un chaos linguistique.

**Mots-clés :** langue, nation, identité, authenticité, orthographe, standardisation, langue « littéraire », appartenance nationale, Ukraine, Galicie

## INTRODUCTION

Avant d'aborder la question principale de cette recherche, il convient de préciser qu'à l'époque étudiée le terme *ukrainien* n'était guère en usage. Le territoire de l'Ukraine actuelle était en grande partie partagé entre deux empires. Dans la région appelée Petite-Russie (l'Ukraine centrale et orientale) qui faisait partie de l'Empire russe, les gens étaient nommés *Petits-Russiens*, rarement *Ukrainiens* ; la langue était désignée comme étant du *petit-russien* ; on parlait aussi de langue *russe méridionale* [*malorossijskij, južno-russkij jazyk*]. Sur ce territoire, l'ethnonyme *ukrainien* n'évinça complètement celui de *petit-russien* qu'au début du XX<sup>ème</sup> siècle. Quant à la Galicie orientale (il s'agit aujourd'hui de l'Ukraine occidentale), annexée à l'Autriche-Hongrie en 1772, ses habitants étaient qualifiés de *Rusyny* et leur langue était désignée comme *rus'kyj jazyk* ou *rus'ka mova* avec un seul « s », termes liés avec la *Rus'* kievienne. Comme on ne peut dire en français ni la langue « *ruse* » (avec un seul « s ») ni le *russe*, car cela coïnciderait avec la nomination de la langue des Grands-Russes (*russkij ou velikoruskij jazyk*, la langue russe de Russie), on va utiliser le nom de *langue russe* pour distinguer les deux nominations.

Au moment de l'annexion de la Galicie à l'Autriche, la population russe n'était représentée que par les couches inférieures de la société, et principalement par une paysannerie très misérable attachée à l'uniatisme<sup>1</sup> et rarement à l'orthodoxie, parlant le russe (langue parlée existant sous la forme de plusieurs dialectes), dont la seule couche instruite était constituée des prêtres villageois nécessaires ayant pu sauvegarder le russe ecclésiastique (la variante locale du slavon) comme langue du prêche et des rites de l'Eglise uniate. Même parmi eux la majorité comprenait à peine le slavon ; certains ne savaient pas ce qu'ils lisaient dans le service divin et souvent ils inscrivaient des lettres latines au-dessus des lettres cyrilliques pour savoir comment il fallait prononcer les sons.

La population russe n'avait aucune idée concernant son appartenance nationale. La seule chose qui les différenciait des Polonais, c'était la confession, ce dont on trouve la preuve dans l'ouvrage de B. Dedic'kyj *La biographie d'Antoine Dobrjanskyj* (1881) :

« [...] Antoine, arrivé à Vienne, ne savait pas ce qu'il devait dire de lui : était-il Russe ou Polonais, il savait seulement très bien que ses parents, grands-parents et lui-même appartenaient à l'église russe [*rus'ka cerkov*] »<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> L'Eglise uniate (grecque catholique) est née de l'Union de Brest entre 1595 et 1596 à la suite de laquelle la Métropole de Kiev-Galicie et de toute la *Rus'* rompit ses relations avec l'Eglise de Constantinople pour se placer sous la juridiction de l'Eglise de Rome, tout en gardant les rites orthodoxes.

<sup>2</sup> Dedic'kyj, 1881, p. 4.

Cela veut dire qu'il était Russe d'après son rite religieux seulement, et non par sa nationalité et sa langue. Quant à la noblesse et au haut clergé russiens, ils s'étaient polonisés et convertis au catholicisme au cours des XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècles, ils parlaient et écrivaient en polonais ou en latin. La même situation dominait en Petite-Russie, où, à cette époque, le petit-russe était parlé en bas de la société et presque ignoré en haut. La noblesse se servait du grand-russe.

L'annexion de la Galicie à l'Autriche a coïncidé chronologiquement avec le début de l'absolutisme éclairé de Joseph II et Marie-Thérèse. Les réformes effectuées ont permis aux intellectuels issus des couches inférieures de la population de prendre conscience de leur différence par rapport aux Polonais.

Les débats menés autour de la langue russe (ukrainienne) au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle se résument à deux problématiques essentielles :

1. La formation de la langue nationale (la langue normée) : quelle langue faut-il choisir pour développer la langue « littéraire » ? Comment standardiser l'usage, enrichir le vocabulaire et la terminologie, quelle écriture serait adéquate pour la langue cultivée ?
2. La confirmation de l'identité ukrainienne à travers sa langue par rapport aux Polonais et aux Grands-Russes.

Deux arguments furent présentés pour défendre et développer l'idée de langue nationale :

- la langue est une manifestation exceptionnelle de l'« âme du peuple », créée par Dieu, c'est pourquoi il faut la sauvegarder à tout prix, la langue est étroitement liée à la nation : il n'y a pas de nation sans langue et pas de langue sans nation ;
- l'absence d'enseignement en langue maternelle aboutit à l'augmentation du nombre d'analphabètes, ce qui est nuisible pour la nation.

Arrêtons-nous maintenant en détail sur les problématiques mentionnées ci-dessus.

## 1. POUR FORMER LA LANGUE « LITTÉRAIRE »

Au cours de la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, l'idée dominante, soutenue par le haut clergé, était que la langue littéraire devait se fonder sur la langue ecclésiastique (sa variante locale – le slavon). Le slavon était considéré comme le gardien de l'identité religieuse, que le haut clergé identifiait avec la nationalité russe, comme langue sacrée (identification de la foi avec la nationalité). La censure qui se trouvait entre les mains des ecclésiastiques refusait souvent la publication d'ouvrages écrits en une autre langue que le slavon. Et cela posait un vrai problème : le slavon était complètement incompréhensible pour un simple paysan. Ainsi, la Société des prêtres russes, fondée en 1816 et dont l'objectif était l'instruction du peuple et la publication de livres accessibles aux masses, trouva une solution : transposer les mots et les expressions du slavon dans la langue vernaculaire.

culaire pour l'ennoblir, purifier les « grosses fautes » de la langue vernaculaire, rendre l'expression vernaculaire plus « élégante ». Le peuple, s'étant habitué à une telle langue, pourrait comprendre les textes des prêches plus facilement. De là apparaît une langue hybride, un mélange du slavon avec le vernaculaire.

Dès lors l'intérêt envers la langue parlée se manifesta de plus en plus :

— le prêtre uniate O. Lozyns'kyj (1807-1889) estimait (comme il l'écrit dans la préface de sa *Grammaire*<sup>3</sup>) que la langue de la science et de la littérature devait être uniquement la langue du peuple [*narodna mova*], même si elle ne fut jamais utilisée dans la littérature ;

— la « Trinité russe » (1833-1834), le groupe des premiers « éveilleurs »<sup>4</sup> russiens, introduisit la langue populaire dans les recueils *Zvezda* [*L'étoile*] et *Rusalka Dnistrova* [*La sirène du Dniestr*]. Le plus remarquable parmi eux, un jeune prêtre uniate, M. Šaškevič (1811-1843), suivit la méthode du patriote serbe V. Karadžić (1787-1864). Ce dernier, se fondant sur la réforme de S. Mrkalj, linguiste serbe, qui imita le principe orthographique du grammairien et philologue allemand J.Ch. Adelung « Ecris comme tu parles ! »<sup>5</sup>, conçut une réforme de l'écriture cyrillique du serbe. Pour Karadžić, les livres devaient exister pour le peuple et être écrits dans la langue du peuple. Comme la langue traditionnelle écrite, la variante serbe du slavon, était incompréhensible ou insuffisamment compréhensible par le peuple (ce qui faisait obstacle à la nécessité d'étendre l'éducation aux masses les plus larges, d'autant plus que l'orthographe étymologique était liée avec le slavon et non pas avec la langue parlée), Karadžić inventa l'orthographe phonétique pour le serbe.

Šaškevič, à son tour, élaborait pour le russe une écriture proche de la phonétique. Dans la préface de *Rusalka Dnistrova*, il dit la chose suivante :

« Il faut dire quelques mots sur l'écriture de ce livre. Nous voulons commencer, mais avant tout nous voulons savoir comment est le vrai visage de la langue d'aujourd'hui. C'est pourquoi nous allons suivre la règle : "Ecris comme tu entends et lis comme tu vois" »<sup>6</sup>.

Dans son avant-propos, Šaškevič définit lui-même l'orthographe de certaines lettres et leur correspondance aux sons : il supprima la lettre « ъ » à la fin des mots (au lieu de *лесъ* – *лес* 'la forêt') ; il remplaça les lettres « ô » et « ê » par « i » ( au lieu de *кѡнь* – *кинъ* 'le cheval') ; à la place de « ы » il écrivait « и » (au lieu de *рыба* – *риба* 'le poisson'), entre autres changements.

<sup>3</sup> Lozyns'kyj, 1831, p. 5.

<sup>4</sup> Les représentants de l'intelligentsia, les promoteurs du mouvement national.

<sup>5</sup> Ce principe est mentionné différemment dans des sources diverses : « un son – une lettre », « une lettre par bruit », selon l'encyclopédie *Wikipédia* ce principe est représenté par celui d'Adelung « écrivez comme vous parlez et lisez comme on écrit ».

<sup>6</sup> Šaškevič, 1837, p. 4.

Lors du « Printemps des peuples »<sup>7</sup>, en 1848, le Congrès des savants russiens s'est réuni pour la première fois afin de fonder la Matica<sup>8</sup> russo-galicienne destinée à publier à des prix peu élevés des livres utiles pour le peuple<sup>9</sup>. Par la suite, plusieurs questions se sont posées : quelle langue faut-il choisir comme base de la langue littéraire (cultivée) ? ; comment pourrait-on enrichir le vocabulaire, créer une nouvelle terminologie pour l'enseignement et l'administration et, en même temps, faire en sorte que cette langue reste compréhensible pour le peuple ? Différentes opinions sur l'élaboration de l'écriture entraient en conflit :

- a) écrire comme on prononce (orthographe phonétique), sans tenir compte de l'origine des mots et de la grammaire, c'est-à-dire de l'étymologie ;
- b) écrire en slavon et prononcer en russe parlé (comme cela se prononce en vernaculaire) ;
- c) écrire comme on prononce, en tenant compte de la grammaire et de l'étymologie.

Deux points de vue se formèrent sur la lettre « ѣ » : les uns proposaient de l'enlever parce qu'inutile dans l'alphabet russe puisqu'elle rendait la lecture plus difficile pour le peuple ; les autres protestaient : on ne peut pas retirer la lettre « ѣ » de l'alphabet russe, car cela compliquerait pour le peuple la lecture des livres ecclésiastiques, ce qui risquait de créer une rupture avec l'Église, et c'est l'Église qui était le gardien de la nationalité russe.

Finalement, la réunion décida de ne pas changer l'alphabet cyrillique et de garder la lettre « ѣ », d'enlever les lettres grecques de l'alphabet, d'utiliser la lettre « г » pour le son « latin » [g] et d'adapter les caractères « civils » aux sons de la langue parlée.

Quant à l'élaboration de la langue normée, les uns proposaient de créer le russe littéraire sur la base de l'idiome russe de la Galicie orientale [*prostonarodna mova*] ; en ce qui concerne la langue érudite, il fallait, pensaient-ils, former de nouveaux mots et de nouveaux termes manquants pour exprimer les nouvelles notions en prenant pour base des racines populaires. D'autres insistaient sur la nécessité de développer la langue littéraire sur la base du slavon, en formant les nouveaux mots à partir de la langue ecclésiastique (la variante locale du slavon).

Après de longs débats, les membres du Congrès décidèrent :

- d'écrire en langue du peuple (vernaculaire) en gardant l'écriture étymologique ;
- d'utiliser la langue de la majorité de la population ;
- d'écrire comme la plupart prononcent, mais en tenant compte de l'étymologie.

La décision fut dictée par le fait que, comme J. Holovac'kyj (1814-1888) l'avait dit dans son ouvrage *Discours sur la langue russe méridionale et ses dialectes* [*Rozprava o jazyce južnoruskom i ego narečijax*],

<sup>7</sup> Il s'agit d'un ensemble de révolutions et de soulèvements en Europe en 1848.

<sup>8</sup> 'Société'.

<sup>9</sup> Sur la fondation de cette société, cf. Holovac'kyj, 1850.

« la langue que le peuple parle est la règle fondamentale et la source première de la langue écrite, car c'est le peuple qui conserve le plus fidèlement toutes les formes d'une langue, sa construction, son organisme, son véritable esprit »<sup>10</sup>,

mais on suivit aussi les conseils de M. Maksimovič (1804-1873) qui avait écrit en 1840 :

« Votre jeune génération et celle du futur doivent écrire dans leur langue maternelle [*na svoem rodnom jazyke*]. Chez nous, dans l'Empire russe, c'est le grand-russe qui est devenu la langue littéraire [...]. Nous ne pouvons pas avoir notre littérature en langue russe méridionale (ukrainienne, petit-russe). Mais pour Vous, les Russiens de l'Autriche-Hongrie, votre langue littéraire doit être la langue vivante qui a des formes déjà prêtes. L'époque du polonais est déjà passée pour vous, l'époque du grand-russe n'est pas encore venue »<sup>11</sup>.

Maksimovič conseille également de compléter la langue parlée par des mots et des expressions des poésies, proverbes, dictons populaires petits-russes et russiens, ensuite, s'il le faut, du grand-russe et des autres langues slaves<sup>12</sup>.

Les décisions prises par les membres du Congrès ne furent jamais respectées et chacun se mit à écrire à sa façon, les uns introduisant des mots du slavons et du grand-russe, les autres du petit-russe, du polonais ou inventant les leurs. Très bientôt, deux partis culturels se dessinèrent avec des approches linguistiques différentes. La seule chose qui les réunissait était la lutte contre l'assimilation polonaise.

#### 1) Les russophiles

Ce qui est typique pour ce courant, c'est la fascination pour « la belle époque de la *Rus'* kievienne », la conviction que le slavons représente une liaison permanente avec les traditions et la culture des ancêtres, qu'il est le gardien de l'esprit du peuple. C'est pourquoi c'est lui qui servira de base pour la formation des notions modernes abstraites. En général, leurs concepts nationaux étaient vagues et n'avaient pas de définition claire. Le plus important pour eux était qu'ils se considéraient comme les Russiens de Galicie, et c'est ce qui les distinguait des Polonais. La conscience nationale hésitait entre l'idée d'une communauté panrusse sur tout l'espace des frontières historiques de la *Rus'* de Kiev dont les Russiens faisaient partie, et l'idée selon laquelle les Russiens de Galicie étaient une ethnie distincte au sein de l'Autriche-Hongrie ; parfois ils se considéraient comme un seul peuple avec les autres Ukrainiens (ceux de l'Empire russe). Tout dépendait de l'évolution du mouvement russophile, et aussi, comme ce n'était pas un

<sup>10</sup> Holovac'kyj, 1849, p. 49.

<sup>11</sup> Maksimovič, 1840, pp. 107-110.

<sup>12</sup> *Ibid.*

courant homogène, du point de vue personnel de chacun de ses représentants. Parmi eux on peut distinguer deux groupes différents :

1.1) Les Vieux-Russes (le parti de Saint-Georges) : le haut clergé uniaste russe. En grande partie il s'agissait des membres de l'Institut stavropige [*Stavropigijskyj*] (le privilège de *stavropigie* signifie la soumission directe au patriarche de Constantinople), des représentants de la vieille élite qui méprisaient et niaient complètement la langue parlée par le peuple, ils estimaient que le vernaculaire était incapable de constituer une base pour la langue érudite. Selon eux, on ne pouvait pas perdre des années à forger une langue, mais il fallait se servir directement d'une langue dont le vocabulaire ne contenait pas moins de 20 000 mots. Le représentant le plus éminent des Vieux-Russes était D. Zubrickyj qui voyait dans l'idiome russe « une langue de bergers » et n'imaginait pas comment on pouvait vouloir qu'un homme instruit utilise la langue de la populace galicienne<sup>13</sup>. Ils créèrent une langue mixte, composée de slavon, de russe parlé, avec un mélange de mots grands-russes, polonais, et même parfois latins, appelée *cerkovno-slavjanskoe jazyčie* 'langue slavonne', absolument incompréhensible pour les masses. Il n'existait pas de norme généralement admise de cette langue. Chacun la créait à sa façon ; elle variait dans de très notables proportions, faisant une plus large part à tel ou tel élément, suivant ceux qui la maniaient. L'historien O. Terlec'kyj caractérisait le *jazyčie* comme une mosaïque la plus magnifique de toutes les langues vivantes, mortes et celles qui n'étaient pas encore nées<sup>14</sup>. *Jazyčie* était considérée comme une langue provisoire, car les Vieux-Russes voulaient adopter le grand-russe en tant que langue « littéraire », mais le problème était qu'ils pouvaient lire en grand-russe, mais ne savaient pas le prononcer ;

1.2) Les russophiles laïcs, moins conservateurs, essayèrent au début de développer le vernaculaire, mais vers les années 1870 ils se prononcèrent pour la langue littéraire grand-russe. Parmi eux, les plus connus étaient J. Holovac'kyj, B. Dedic'kyj, K. Ustijanovič, I. Naumovič. Voici ce que ce dernier déclara en 1866 :

« [...] ce n'est pas notre faute si le russe ressemble à la langue qu'on parle à Moscou. La langue grand-russe est en réalité le russe, créé par les Russes. En adoptant le grand-russe nous reprenons notre propriété »<sup>15</sup>.

La même idée a été exprimée par Ustijanovič en 1861 :

« Il ne faut pas rejeter la langue moscovite, car elle s'est développée sur la base de la pure racine russe, les écrivains grands-russes l'empruntèrent et la développèrent, ce que les Russes ne purent pas faire à cause des conditions politiques »<sup>16</sup>.

<sup>13</sup> Studyns'kyj, 1905, p. 52.

<sup>14</sup> Terlec'kyj, 1902, p. 72.

<sup>15</sup> Naumovič, cité par Mudryj, 2000, p. 5.

<sup>16</sup> Ustijanovič, cité par Mudryj, 2000, p. 7.

Les russophiles laïcs estimaient que pour un Galicien il était très facile d'apprendre le grand-russe ; il faudrait juste savoir comment prononcer correctement les mots, car selon l'écriture étymologique ils s'écrivaient de la même façon qu'en russe, mais se prononçaient différemment. Ils utilisaient l'écriture étymologique de Maksimovič, en gardant toujours la lettre « ы » et le signe dur (« ь »). Pour cette raison on les appelait les « durs ». Ils se prononçaient contre l'écriture phonétique, car la langue vivante change, tandis que l'étymologie restera toujours sans changement. De plus, ils voyaient dans l'écriture phonétique une trahison de la tradition, une rupture avec l'Eglise.

## 2) Les populistes

Les populistes étaient un mouvement opposé aux russophiles, dont les représentants voyaient le passé glorieux des Russiens à l'époque des Cosaques et rejetaient celle de la *Rus'* kievienne. Ils cherchaient à se rapprocher des Ukrainiens de l'Empire russe (Petits-Russiens) pour réunir tous les groupes ukrainiens assez nombreux et créer à eux seuls une littérature et une langue. Selon les populistes, qui s'efforçaient de développer la langue parlée russe, la langue littéraire devait être fondée sur « la parole populaire vivante ». Au début ils gardaient encore l'écriture étymologique en écrivant en vernaculaire, qu'ils enrichissaient avec des mots, artificiellement créés ou empruntés à d'autres langues slaves (en excluant le grand-russe et le slavon, ce qui les distinguait des russophiles). Mais vers les années 1890, ils passent à l'écriture phonétique, inventée par l'écrivain ukrainien P. Kuliš (1819-1897), appelée *kulišivka*. On commença à les appeler les « mous », parce qu'ils n'utilisaient pas le signe dur à la fin des mots. Cette orthographe prévoyait également l'absence de certaines lettres anciennes, et l'introduction de nouvelles lettres, telles que « e » et « i ». Les populistes estimaient que l'étymologie et la langue artificielle *jazyčie* n'avaient pas d'avenir. Parmi les populistes, il y avait ceux qui préféraient adopter le petit-russe en tant que langue littéraire, car en Petite-Russie plusieurs œuvres classiques ukrainiennes avaient déjà été créées, fondées sur la base de la langue vernaculaire vivante. Et, comme en Galicie le style littéraire n'était pas encore élaboré, il valait mieux l'emprunter aux Petits-Russes. En défendant l'écriture phonétique, ils présentaient l'argument que grâce à cette écriture les enfants russiens apprendraient plus facilement à lire et à écrire. Les russophiles leur répondaient en disant qu'il suffisait seulement de composer de bons manuels et de préparer de bons professeurs pour que les enfants russiens apprennent à lire et écrire bien en russe sans passer par l'écriture phonétique. A la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, les populistes rejetèrent complètement le slavon, l'étymologie et le nom *Rus'* et adoptèrent celui d'Ukraine.

## 2. POUR CONFIRMER L'IDENTITÉ NATIONALE

Pour contester les opinions de certains Polonais et Russes considérant le russe (le petit-russe ou l'ukrainien) comme un dialecte et non pas comme une langue distincte<sup>17</sup>, il fallait prouver, premièrement, l'existence d'un peuple distinct ayant son histoire et possédant depuis toujours son territoire, et deuxièmement, démontrer le caractère ancien de sa langue.

Parmi les premiers ouvrages ukrainiens traitant cette problématique il faut citer celui du prêtre uniate galicien, I. Mohylnyc'kyj (1777-1831) *Discours sur la langue russe* [*Vedomest o Ruskom Jazyce*] dans la préface duquel il dit : « La langue est la propriété du peuple et nul ne doit oublier la langue de ses pères »<sup>18</sup>. Le but de ce travail est d'établir une liaison étroite entre le peuple et sa langue, ou plus exactement, démontrer l'existence du peuple par l'intermédiaire de sa langue :

« Si un peuple perd son indépendance ou son existence politique, cela ne veut pas dire qu'il perd son identité et sa langue, elles restent toujours propres au peuple et ne changent pas. La gloire et la puissance du peuple se reflètent dans la perfection et la gloire de sa langue. Il n'existe plus de puissance et de gloire des Empires grec et romain, mais ni la langue grecque ni la langue latine n'ont perdu de leur importance. L'histoire connaît la chute de plusieurs Empires et Etats dont les langues étaient devenues importantes à la suite de la puissance et de la gloire politiques [de ces derniers] et qui demeurent jusqu'à nos jours. [...] Depuis plusieurs siècles, la Monarchie russe a disparu, fondée par Vladimir le Grand, mais la langue russe existe jusqu'à maintenant chez les Russiens »<sup>19</sup>.

Ainsi, Mohylnyc'kyj affirme-t-il que le russe, qu'il ne différencie pas du biélorusse, est la langue autochtone de la *Rus'* kiévienne, d'où vient l'authenticité du peuple russe. La langue russe, d'après lui, est la même sur les terres de la Petite *Rus'*, de la *Rus'* Rouge (Galicie orientale) et Blanche (Biélorussie). Il arriva à cette conclusion en se référant à G. Dobrovský et N. Karamzine qui affirmaient que, si deux ou trois dialectes sont soumis aux règles de la même grammaire et s'il n'y avait qu'une

<sup>17</sup> Mohylnyc'kyj rapporte quelques idées sur la conception du russe qu'avaient certains auteurs : « L'historien russe, N. Karamzine (1766-1826) dans le volume IX de son *Histoire de l'Etat russe* [*Istorija gosudarstva Rossijskogo*] désigne le russe comme "une langue barbare, qui n'est ni russe ni polonaise" ; N. Greč, grammairien russe, dans son ouvrage *Essai d'une brève histoire de la littérature russe* [*Opyt kratkoj istorii russkoj literatury*] (1822) considère le petit-russe comme "un dialecte régional polonais" qui s'était formé à la suite du long règne des Polonais dans la partie sud-ouest de la Russie ; l'historien polonais S. Linde répéta cette idée en 1816 : "A la suite d'une influence du polonais sur le russe, une nouvelle langue se forma : le petit-russe, que N. Greč appelle un dialecte régional polonais. Dans la première époque de l'histoire de la langue et littérature russes, on peut appeler la première période grecque, la deuxième tatare, et la troisième, comme l'affirme notre auteur et ce qui est absolument juste, est la période polonaise". Dans son *Statut de Lituanie* [*Statut Lytovs'kyj. – V.S.*] il qualifia le russe de "mélange de slavon, russe et polonais" » (Mohylnyc'kyj, 1829, p. 3).

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 1.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 5.

différence de prononciation dans quelques mots, alors il s'agissait de dialectes de la même langue<sup>20</sup> ; mais s'il existait une différence considérable dans la grammaire de chacun, il s'agissait de langues différentes. L'auteur souligne également que pendant des siècles le russe s'est avéré être une langue distincte, conservée dans les chroniques, les privilèges des rois, dans les protocoles et livres des villes, dans la correspondance officielle et privée dans les milieux bourgeois, noble et érudit (comme dans le cas du slovaque).

Parallèlement, en Petite-Russie (en Ukraine), Maksimovič dans la préface de son ouvrage *Les chansons petites-russes* [*Malorussskie pesni*] (1827) souligna que l'ukrainien de son époque était une langue distincte et non pas un dialecte du grand-russe. Il montra ses particularités phonétiques et morphologiques qui la différenciaient du grand-russe<sup>21</sup>. Dans son « Histoire de l'ancienne littérature russe » [*Istorija drevnej russkoj literatury*], il développa ce sujet plus en détail :

« [...] le nom de la langue russe, dans le plus large sens de ce mot, doit être considéré comme le nom patrimonial appartenant autant à la langue de toute la *Rus'* du Sud qu'à la langue de toute la *Rus'* du Nord ; dans cet esprit (en général) on peut appeler russe toute langue slave de l'Est. Mais les trois variétés de cette langue, appartenant aux trois variétés du peuple russe, sont si différentes entre elles, qu'on peut les considérer comme trois langues homogènes distinctes, à l'égal des langues slaves occidentales, et non pas comme trois dialectes ; en outre, les langues polonaise, serbe et slovaque ont plus en commun que le russe méridional et le grand-russe. [...] Le russe méridional vernaculaire n'a que deux dialectes : celui de l'Est (le petit-russe ou ukrainien) et celui de l'Ouest (le russe de Galicie). Ces deux dialectes n'ont pas de grandes distinctions ; voilà pourquoi nous pouvons estimer le yougo-russe [‘le russe du Sud’. – V.S.] comme une langue homogène, ce qui est la garantie de l'ancienneté de son apparition. En réalité il s'agissait du fait que cette langue fut formée au cours d'une période ancienne, et non pas au Moyen-Age comme certains l'estimaient, qui pensaient de façon erronée que le russe méridional s'était formé à la suite de l'influence du polonais sur le russe »<sup>22</sup>.

Dans son fameux *Discours sur la langue russe méridionale et ses dialectes*, Holovac'kyj, en controversant l'affirmation des Polonais que le polonais aurait influencé considérablement le russe, démontre le contraire :

« [...] c'est le polonais qui subit l'influence du russe lors de sa formation, car à l'époque de la *Rus'* kiévienne, le russe était déjà écrit, à la différence du polonais. C'est seulement à partir du XIV<sup>ème</sup> siècle que les Polonais commencent à traduire du latin en polonais. [...] Les Polonais eux-mêmes reconnaissent le fait que le polonais a été influencé par le russe. Ainsi, le

<sup>20</sup> *Ibid.*, pp. 2-4.

<sup>21</sup> Maksimovič, 1827 [1912, pp. 6-7].

<sup>22</sup> Maksimovič, 1839, pp. 398-399.

professeur I. Snjadec'kyj disait que le meilleur polonais est parlé à Lviv et en *Rus'* en général et pas dans les régions purement polonaises »<sup>23</sup>.

Le discours sur les voies de développement des cultures russe et ukrainienne et sur l'appartenance nationale de la littérature de la *Rus'* kiévienne et de sa population autochtone est reflété dans la polémique entre l'historien russe M. Pogodin et M. Maksimovič (dans les années 1850). Pogodin affirmait que les chroniques kiéviennes avaient été écrites en grand-russe, ce qui prouvait que les Grands-Russes vivaient à Kiev et dans sa région dès le début. Selon lui, les Petits-Russiens étaient venus des Carpates après l'invasion mongole au XIII<sup>ème</sup> siècle. Les Ukrainiens seraient donc d'origine toute récente et étrangère. Dans cette logique il n'y avait pas de place pour les Ukrainiens dans l'histoire ancienne. L'ancienne *Rus'* kiévienne serait la même chose que l'Empire russe, l'ancien russe serait le grand-russe et l'ukrainien n'aurait jamais existé en tant que langue distincte, ce ne serait qu'un dialecte du grand-russe<sup>24</sup>. En revanche, Maksimovič dans ses « Lettres philologiques à Pogodin » [*Filologičeskie pis'ma k M.P. Pogodinu*] et dans ses « Réponses à M.P. Pogodin » [*Otvety na pis'ma M.P. Pogodinu*] insista sur le fait que les Ukrainiens étaient les descendants directs des Slaves de Kiev, que la langue de Nestor, des chroniques du Sud et de l'Ouest, aussi bien que du *Chant d'Igor* serait du vieil ukrainien. Donc, l'ukrainien serait une langue « historique », les Ukrainiens seraient un peuple autochtone. D'où une conclusion sur l'existence fort ancienne et continue d'une nationalité ukrainienne (russienne et petite-russienne)<sup>25</sup>.

Après l'interdiction de publier des textes en petit-russien en Ukraine, proclamée à deux reprises en 1863 et en 1876, le centre de gravité de toute l'activité nationale ukrainienne se déplace en Galicie orientale. Vers la fin du XIX<sup>ème</sup> et au début du XX<sup>ème</sup> siècles apparaissent les travaux fondamentaux des Russiens galiciens ayant pour objectif de confirmer l'identité ukrainienne à travers la langue et l'histoire, ce qui était à l'origine du mythe national ukrainien. Ainsi, dans l'œuvre du professeur galicien I. Ohijenko (1882-1972) *La culture ukrainienne. L'histoire de la vie culturelle des Ukrainiens* [*Ukrainskaja kul'tura. Istorija ukrainskoj kul'turnoj žizni*] on trouve les passages suivants sur la langue :

« Tant que notre langue sera vivante, notre peuple existera en tant qu'une nationalité [...]. La langue est notre indice national ; notre culture, notre conscience nationale sont représentées par notre langue [...]. La langue est la forme de notre vie »<sup>26</sup>.

<sup>23</sup> Holovac'kyj, 1849, pp. 21-27.

<sup>24</sup> Pogodin, cité d'après Gudzij, 1989, pp. 20-24.

<sup>25</sup> Maksimovič, cité d'après Gudzij, 1989, pp. 20-24.

<sup>26</sup> Ohijenko, 1918, pp. 239-240.

Le professeur M. Hruševs'kyj (1886-1934), considéré comme le Karamzine ukrainien, dans son *Histoire de l'Ukraine-Rus'* [*Istorija Ukrainy-Rusy*] (1897-1902) confirma définitivement l'ancienneté et l'authenticité du peuple ukrainien (russe et petit-russe) aussi bien que de sa langue et de son indépendance absolue face aux Grands-Russes<sup>27</sup>.

La création des mythes sur la langue ukrainienne continue actuellement, et est même devenue très fructueuse ces dernières années. A la base du mythe national contemporain se trouve l'idée que l'ukrainien est la langue la plus ancienne du monde. Dans le manuel *L'ukrainien pour les débutants* (1993) nous lisons que l'ukrainien servait comme langue commune pour toutes les tribus au début de notre ère<sup>28</sup>. S. Plačinda, dans son *Dictionnaire de la mythologie ukrainienne ancienne* [*Slovar' drevnej ukrainskoj mifologii*] (1993) nous raconte que l'ukrainien est la langue-mère des toutes les langues indo-européennes.

## CONCLUSION

Pour terminer je soulignerai que la langue, en tant qu'un des éléments unificateurs de la construction identitaire ukrainienne, devint l'objet des discours menés par les « éveilleurs » du sentiment national (l'intelligentsia), qui, en grande partie, n'étaient pas des linguistes. Faisant partie d'une couche très restreinte de la société, ils étaient le moteur principal du processus d'édification nationale. Dans leurs discours identitaires, la langue se transforma en un objet, voire en un moyen de détermination d'une communauté collective parlante distincte et servit d'instrument pour prouver la légitimité de son existence.

La sacralisation du rôle de la langue pour la nation aboutit à la création de toutes sortes de mythes sur la langue nationale qui ne cessent actuellement de se multiplier et de se diversifier.

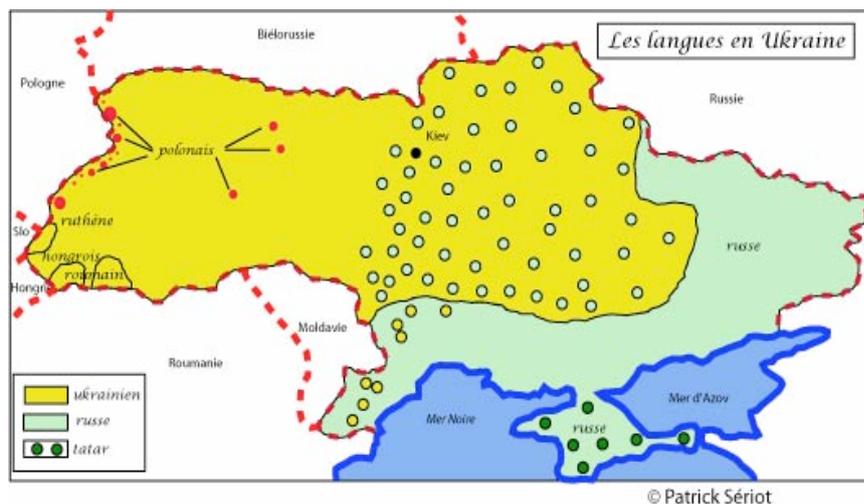
Il faut ajouter que le cas ukrainien n'est pas une exception. Tous les pays de l'Europe centrale et orientale firent en gros le même parcours au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle, en ne se distinguant entre eux que par des particularités insignifiantes.

© Victoriya Saïdi

---

<sup>27</sup> Hruševs'kyj, 1991.

<sup>28</sup> Plačinda, 1993, pp. 84-86.

*Annexe**Carte des langues en Ukraine*

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- DEDICKYJ Bogdan, 1881 : *Antonij Dobrjanskyj, ego žizn' i dejatel'nost' v galickoj Rusi*. Lviv : Obščestvo Kačkovskogo. [Antonij Dobrjanskyj, sa vie et son activité en Rus' de Galicie]
- GUDZIJ Nikolaj, 1989 : *Literatura Kievskoj Rusi i ukrainsko-russkoe literaturnoe edinenie XVII-XVIII vekov*. Kiev : Naukova Dumka. [La littérature de la Rus' de Kiev et l'union littéraire ukraino-russe aux XVII-XVIII<sup>èmes</sup> siècles]
- HOLOVAC'KYJ Jakiv, 1849 : *Rozprava o jazyce južnoruskom i ego narečijax*. Lviv : Tipografija Instituta Stavropigijjskogo. [Discours sur la langue russe méridionale et ses dialectes]
- , 1850 : *Istoričeskij očerk sozdanija galicko-ruskoj Maticy*. Lviv : Tipografija Instituta Stavropigijjskogo. [Aperçu historique de la fondation de la Matica russo-galicienne]
- HRUŠEVSKYJ Myxajlo, 1991 : *Istorija Ukrainy-Rusy*. Kiev : Naukova Dumka. [Histoire de l'Ukraine-Rus']

- LOZYNS'KYJ Josyp, 1831 : *Gramatyka rus'koji movy*. Przemysl : Tipografija vladyčna greko-katolyč'ka. [Grammaire de la langue russe]
- MAKSIMOVIČ Mixail, 1827 [1912] : « Malorusskie pesni », in *Zapysky Naukovoho Tovarystva imeni Ševčenko*, 1912, t. XIV, pp. 6-49. [Les chansons petites russiennes]
- , 1839 : « Istorija drevnej ruskoj literatury », in Maksimovič M., *Sbornik sočinienij*. Vol. III, pp. 398-399. [Histoire de la littérature russe ancienne]
- , 1840 : « Pis'mo o galicko-ruskoj literature », in *Halyčany*, 1840, № 1863, pp. 107-110. [Lettre sur la littérature russe de Galicie]
- MOHYLNYC'KYJ Ivan, 1829 : *Vedomest o ruskom jazyce*. Lviv : Tipografija Instituta Stavropigijjskogo. [Discours sur la langue russe]
- MUDRYJ Marjan, 2000 : « Avstrorusynstvo v Halyčyni : sprobna okreslennia problemy », in *Visnyk Lvivs'koho Universytetu*, 2000, № 35-36, pp. 571-603. [Austrophilie en Galicie : une tentative d'esquisser le problème]
- OHIJENKO Ivan, 1918 : *Ukrainskaja kul'tura. Istorija ukrainskoj kul'turnoj žizni*. Lvov : Tipografija Instituta Stavropigijjskogo. [La culture ukrainienne. Histoire de la vie culturelle des Ukrainiens]
- PLAČINDA Stepan, 1993 : *Slovar' drevnej ukrainskoj mifologii*. Kiev : Lybid. [Dictionnaire de la mythologie ukrainienne ancienne]
- ŠAŠKEVIČ Markian, 1837 : *Rusalka Dnistrova*. Pest : Pys'mom Korolivs'koho Vseučylyšča Peštans'koho. [La sirène du Dniestr]
- STUDYNS'KYJ Kyrylo, 1905 : « Z korespondenciji Denysa Zubryc'ko » in *Zapysky Naukovoho Tovarystva imeni Ševčenko*, 1905, t. 43, pp. 47-69. [De la correspondance de Denis Zubryc'kyj]
- TERLEC'KYJ Oleksandr, 1902 : « Moskvofily i narodovci u 70-x rokax XIX stolittia », in *Zapysky Naukovoho Tovarystva imeni Ševčenko*, 1902, t. 37, pp. 3-25. [Russophiles et populistes dans les années 70 du XIX<sup>ème</sup> siècle]